

IMAGINATION ACTIVE ET PASSIVE	1
[texte] Malebranche : Imagination active et imagination passive	1
IMAGINATION ET RAISON	1
[texte] Pascal : Imagination (version courte)	1
CONCEPTS ET IMAGES	1
[texte] Nietzsche : Cet instinct qui pousse à créer des métaphores...	1
DÉFORMER LES IMAGES	2
[texte] Bachelard : imagination : faculté de... déformer les images	2
[texte] Sartre : L'imaginaire	2

(...) il faut remarquer que les fibres du cerveau sont beaucoup plus agitées par l'impression des objets que par le cours des esprits, et que c'est pour cela que l'âme est beaucoup plus touchée par les objets extérieurs, qu'elle juge comme présents, et comme capables de lui faire sentir du plaisir ou de la douleur, que par le cours des esprits animaux. Cependant il arrive quelquefois dans les personnes qui ont les esprits animaux fort agités par des jeûnes, par des veilles, par quelque fièvre chaude ou par quelque passion violente, que ces esprits remuent les fibres intérieures de leur cerveau avec autant de force que les objets extérieurs ; de sorte que ces personnes sentent ce qu'ils ne devraient qu'imaginer, et croient voir devant leurs yeux des objets qui ne sont que dans leur imagination. Cela montre bien qu'à l'égard de ce qui se passe dans le corps, les sens et l'imagination ne diffèrent que du plus et du moins, ainsi que je viens de l'avancer.

Mais afin de donner une idée plus distincte et plus particulière de l'imagination, il faut savoir que, toutes les fois qu'il y a du changement dans la partie du cerveau à laquelle les nerfs aboutissent, il arrive aussi du changement dans l'âme ; c'est-à-dire, comme nous avons déjà expliqué, que s'il arrive dans cette partie quelque mouvement des esprits qui change quelque peu l'ordre de ses fibres il arrive aussi quelque perception nouvelle dans l'âme ; elle sent nécessairement, ou elle imagine quelque chose de nouveau, et l'âme ne peut, jamais rien sentir ni rien imaginer de nouveau, qu'il n'y ait du changement dans les fibres de cette même partie du cerveau.

De sorte que la faculté d'imaginer, ou l'imagination, ne consiste que dans la puissance qu'a l'âme de se former des images des objets, en produisant du changement dans les fibres de cette partie du cerveau, que l'on peut appeler partie principale, parce qu'elle répond à toutes les parties de notre corps, et que c'est le lieu où notre âme réside immédiatement, s'il est permis de parler ainsi.

Cela fait voir clairement que cette puissance qu'a l'âme de former des images renferme deux choses : l'une qui dépend de l'âme même, et l'autre qui dépend du corps. La première est l'action et le commandement de la volonté. La seconde est l'obéissance que lui rendent

les esprits animaux qui tracent ces images, et les fibres du cerveau sur lesquelles elles doivent être gravées. Dans cet ouvrage, on appelle indifféremment du nom d'imagination l'une et l'autre de ces deux choses, et on ne les distingue point par les mois d'active et de passive qu'on pourrait leur donner, parce que le sens de la chose dont on parle marque assez de laquelle des deux on entend parler, si c'est de l'imagination active de l'âme ou de l'imagination passive du corps.

MALEBRANCHE

De la Recherche de la Vérité, II, I, I, § I, OC I,
192-193 ; Œuvres, I, p. 144.

Imagination

C'est cette partie décevante dans l'homme, cette maîtresse d'erreur et de fausseté, et d'autant plus fourbe qu'elle ne l'est pas toujours ; car elle serait règle infaillible de vérité, si elle l'était infaillible du mensonge. Mais, étant le plus souvent fausse, elle ne donne aucune marque de sa qualité, marquant du même caractère le vrai et le faux.

Je ne parle pas des fous, je parle des plus sages ; et c'est parmi eux que l'imagination a le grand don de persuader les hommes. La raison a beau crier, elle ne peut mettre le prix aux choses.

Cette superbe puissance, ennemie de la raison, qui se plaît à la contrôler et à la dominer, pour montrer combien elle peut en toutes choses, a établi dans l'homme une seconde nature. Elle a ses heureux, ses malheureux, ses sains, ses malades, ses riches, ses pauvres ; elle fait croire, douter, nier la raison ; elle suspend les sens, elle les fait sentir ; elle a ses fous et ses sages : et rien ne nous dépote davantage que de voir qu'elle remplit ses hôtes d'une satisfaction bien autrement pleine et entière que la raison. Les habiles par imagination se plaisent tout autrement à eux-mêmes que les prudents ne se peuvent raisonnablement plaire. Ils regardent les gens avec empire ; ils disputent avec hardiesse et confiance ; les autres, avec crainte et défiance ; et cette gaïté de visage leur donne souvent l'avantage dans l'opinion des écoutants, tant les sages imaginaires ont de faveur auprès des juges de même nature. Elle ne peut rendre sages les fous ; mais elle les rend heureux, à l'envi de la raison qui ne peut rendre ses amis que misérables, l'une les couvrant de gloire, l'autre de honte.

PASCAL

Pensées

Comme nous l'avons vu, c'est à l'origine le langage qui travaille à l'élaboration des concepts, et plus tard la science. Comme l'abeille qui construit les cellules de sa ruche et les remplit aussitôt de miel, la science travaille sans relâche à ce grand columbarium des concepts, au cimetière des intuitions, construit sans arrêt de nouveaux étages plus élevés, étaye, nettoie et

rénovent les vieilles cellules et surtout s'efforce de remplir ce colombage surélevé jusqu'à la démesure, et d'y faire rentrer pour l'y ranger la totalité du monde empirique, c'est-à-dire le monde anthropomorphique. Tandis que l'homme d'action en vient à lier son existence à la raison et à ses concepts afin de ne pas être emporté et de ne pas se perdre lui-même, le chercheur construit sa hutte au pied de la tour de la science pour pouvoir aider à sa construction et trouver lui-même protection sous le bastion qui est déjà construit. Il a en effet besoin de protection car il existe de redoutables puissances qui l'envahissent continuellement et qui opposent à la vérité scientifique des « vérités » d'un tout autre genre sous les enseignes les plus diverses.

Cet instinct qui pousse à créer des métaphores, cet instinct fondamental de l'homme, dont on ne peut pas ne pas tenir compte un seul instant, car en agissant ainsi on ne tiendrait plus compte de l'homme lui-même, n'est pas soumis à la vérité et il est à peine maîtrisé dans la mesure où sur la base de ses productions évanescences, les concepts, est bâti un nouveau monde régulier et résistant qui se dresse face à lui comme un château fort. Il cherche un nouveau domaine et un autre bief à son activité ; il les trouve dans le mythe et de façon générale dans l'art. Il bouscule continuellement les rubriques et les cellules des concepts en instaurant de nouvelles transpositions, de nouvelles métaphores et de nouvelles métonymies ; continuellement il manifeste son désir de donner au monde tel qu'il est aux yeux de l'homme éveillé, si divers, irrégulier, vain, incohérent, une forme toujours neuve et pleine de charme, semblable à celle du monde onirique. En soi, l'homme éveillé n'a conscience de son état de veille que grâce à la trame des concepts, et en arrive pour cette raison même à croire qu'il rêve une fois que l'art a déchiré cette trame conceptuelle. Pascal a raison lorsqu'il affirme que, si nous faisons chaque nuit le même rêve, nous en serions préoccupés autant que des choses que nous voyons chaque jour : « Si un artisan était certain de rêver chaque nuit pendant douze heures pleines qu'il est un roi, je crois, dit Pascal, qu'il serait presque aussi heureux qu'un roi qui chaque nuit rêverait douze heures durant qu'il est un artisan. » Grâce au miracle qui se produit continuellement, tel que le conçoit le mythe, l'état de veille d'un peuple stimulé par le mythe, comme par exemple les anciens Grecs, est en fait plus analogue au rêve qu'au monde éveillé du penseur dégrisé par la science. Dès que tout arbre peut parler comme une nymphe ou lorsque, sous le masque d'un taureau, un dieu peut enlever des vierges, lorsqu'on se met subitement à voir la déesse Athéna elle-même, en compagnie de Pisistrate et traversant le marché d'Athènes sur un bel attelage – et cela l'honnête Athénien croyait le voir – tout devient possible, dès cet instant, comme en un rêve, et toute la nature entoure l'homme d'une ronde étourdissante, comme si elle n'était qu'une mascarade

des dieux qui ne se feraient qu'un jeu de mystifier les hommes à travers toutes les formes des choses.

NIETZSCHE

Vérité et mensonge au sens extra-moral, 2

Comme beaucoup de problèmes psychologiques, les recherches sur l'imagination sont troublées par la fausse lumière de l'étymologie. On veut toujours que l'imagination soit la faculté de former des images. Or elle est plutôt la faculté de déformer les images fournies par la perception, elle est surtout la faculté de nous libérer des images premières, de changer les images. S'il n'y a pas changement d'images, union inattendue des images, il n'y a pas imagination, il n'y a pas d'action imaginative. Si une image présente ne fait pas penser à une image absente, si une image occasionnelle ne détermine pas une prodigalité d'images aberrantes, une explosion d'images, il n'y a pas imagination. Il y a perception, souvenir d'une perception, mémoire familière, habitude des couleurs et des formes. Le vocable fondamental qui correspond à l'imagination, ce n'est pas image, c'est imaginaire. La valeur d'une image se mesure à l'étendue de son auréole imaginaire. Grâce à l'imaginaire, l'imagination est essentiellement ouverte, évasive. Elle est dans le psychisme humain l'expérience même de l'ouverture, l'expérience même de la nouveauté., l'imagination parlée, celle qui, tenant au langage, forme le tissu temporel de la spiritualité, et qui par conséquent se dégage de la réalité.

BACHELARD

L'air et les songes, essai sur l'imagination du mouvement, Introduction, Paris : Librairie José Corti, 1943, pp. 5 et 6

Poser une image c'est constituer un objet en marge de la totalité du réel, c'est donc tenir le réel à distance, s'en affranchir en un mot le nier. Ou, si l'on préfère, nier d'un objet qu'il appartienne au réel, c'est nier le réel en tant qu'on pose l'objet ; les deux négations sont complémentaires et celle-ci est condition de celle-là. Nous savons, par ailleurs, que la totalité du réel, en tant qu'elle est saisie par la conscience comme une situation synthétique pour cette conscience, c'est le monde. La condition pour qu'une conscience puisse imaginer est donc double : il faut à la fois qu'elle puisse poser le monde dans sa totalité synthétique et, à la fois, qu'elle puisse poser l'objet imaginé comme hors d'atteinte par rapport à cet ensemble synthétique, c'est-à-dire poser le monde comme un néant par rapport à l'image. Il suit de là clairement que toute création d'imaginaire serait totalement impossible à une conscience dont la nature serait précisément d'être « au-milieu-du-monde ». Si nous supposons en effet une conscience placée au sein du monde comme un existant parmi d'autres, nous devons la concevoir, par hypothèse, comme soumise sans recours à l'action des diverses réalités - sans qu'elle puisse

par ailleurs dépasser le détail de ces réalités par une intuition qui embrasserait leur totalité. Cette conscience ne pourrait donc contenir que des modifications réelles
25 provoquées par des actions réelles et toute imagination lui serait interdite, précisément dans la mesure où elle serait enlisée dans le réel. Cette conception d'une conscience embourbée dans le monde ne nous est pas
30 inconnue car c'est précisément celle du déterminisme psychologique. Nous pouvons affirmer sans crainte que, si la conscience est une succession de faits psychiques déterminés, il est totalement impossible qu'elle produise jamais autre chose que du réel. Pour qu'une conscience
35 puisse imaginer il faut qu'elle échappe au monde par sa nature même, il faut qu'elle puisse tirer d'elle-même une position de recul par rapport au monde. En un mot il faut qu'elle soit libre. Ainsi la thèse d'irréalité nous a livré la possibilité de négation comme sa condition,
40 or, celle-ci n'est possible que par la « néantisation » du monde comme totalité et cette néantisation s'est révélée à nous comme étant l'envers de la liberté même de la conscience.

SARTRE

L'imaginaire, Paris, Gallimard, 1940, pp. 352-353.